

Très tôt, je me suis tourné vers l'abstraction. En empruntant cette voie, il était question d'éviter toute compromission anecdotique et d'établir instinctivement un rapport de désorientation avec ce qui naissait peu à peu sur le support. Comme s'il fallait franchir un seuil de l'étrange et passer par un cap de l'altérité pour faire émerger quelque chose de vrai et d'essentiel. Depuis toujours, j'utilise des matériaux qui me permettent une exécution dans la vitesse (laque, enduit) pour laisser au geste le maximum de force, d'efficacité et qui me laissent en même temps des temps de séchage suffisamment longs pour revenir dessus. Il faut que la peinture garde son rôle de "transmetteur de sensations chaudes et vivantes", pour reprendre l'expression de Jean Dubuffet.

Dans une première phase, je réalise un tableau relativement assez proche du type de travail que j'effectuais il y a une vingtaine d'année. Je crée une sorte de cadre, une forme de page dans laquelle des interventions calligraphiques s'articulent comme sur une partition. L'œuvre peut rester en l'état pendant au moins une année. Lorsque, pour des raisons mystérieuses et plus ou moins préméditées, j'allais dire de disponibilité intérieure, je décide de tout reprendre. Je viens donc, par une démarche à la fois d'irrespect, court-circuiter l'œuvre qui sommeillait et j'interviens d'une manière radicale, violente. Comme si je voulais passer outre à ce que j'étais, sortir d'une conformité à soi, en projetant sur une image obtenue en son temps des masses, des empattements, de donner une chair à une investigation urgente. La toile est comme une peau sculptée de reliefs craquelés, imprégnée de noir, de blanc, de gris, chargée de masses qui se télescopent, se confrontent.

Christian Comelli

